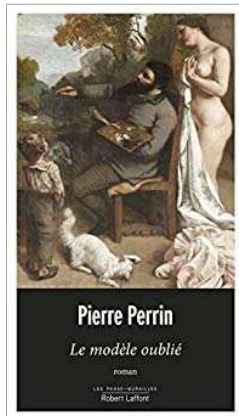


Pierre PERRIN, *Le modèle oublié*, Paris, Robert Laffont, 2019, 234 p., 20 € [n° 14].



Pierre Perrin, écrivain (lauréat du prix Marcel Aymé 2002 pour *Une mère*, publié au Cherche-Midi), a, au moins, une parenté géographique avec Gustave Courbet, puisqu'il habite tout près d'Ornans. Il aurait été dommage que sa plume manque au souvenir rendu à ce « Comtois, tête de bois », ainsi qu'il le nomme dans son roman.

Il a choisi de ne pas écrire une énième hagiographie au sujet de Courbet, mais de partir à la recherche de Virginie Binet, compagne et souvent modèle de Gustave pendant plus de dix ans. Le choix est judicieux, le résultat est passionnant. En effet, si l'on sait tout, ou à peu près, de l'œuvre du peintre et de sa vie, que sait-on de Virginie Binet qui fut son premier grand amour, et avec qui il eut un fils, Émile, né en 1847, qu'il ne reconnut jamais ?

De ce roman bien documenté – sauf en ce qui concerne Virginie : Pierre Perrin doit inventer, pressentir, se plonger dans une époque, chercher Virginie dans les tableaux du peintre, trouver dans la littérature ce que l'on pensait des femmes – l'homme Courbet ne sort pas grandi à nos yeux d'aujourd'hui. Merci donc à Pierre Perrin de ressusciter Virginie Binet. Opération difficile parce que le manque de documents est criant, que la correspondance amoureuse de Courbet avec celle qui deviendra sa compagne et une de ses modèles, a été détruite par Juliette, une des sœurs de Courbet dont on peut dire qu'elles étaient de vraies pestes. Des grenouilles de bénitier confites en dévotion, qui « rejettent la moindre prétendante qui leur ravirait Gustave » et iront jusqu'à menacer Virginie et à battre le petit Émile.

Ressuscitant Virginie Binet, Pierre Perrin ressuscite aussi une époque, un milieu, ses grands personnages, certaines pensées qui circulaient. Sans oublier l'épisode sanglant de la Commune, où Courbet est élu président de la Commission des arts. On connaît la suite : la colonne Vendôme, l'exil à La Tour-de-Peilz...

Il invite également à revoir d'un autre œil certains tableaux. Après avoir lu *Le modèle oublié*, nul doute que quiconque regardera *L'atelier du peintre, allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique* (1854-1855), portera une attention particulière au modèle nu derrière le peintre, et à l'enfant (le fils des deux amants) qui regarde le peintre/père d'un regard que l'on devine si admiratif. Sur la couverture du livre, tel que le tableau est judicieusement cadré, l'image centrale est celle d'une famille harmonieuse. Mensonge ? Ou alors, la seule réalité qui vaudrait serait-elle celle que le peintre fait vivre dans son tableau ? Courbet, tout à sa tâche, semble dialoguer avec son modèle Virginie. Elle regarde, la tête un peu penchée, ce que Gustave lui désigne du pinceau. Il y a une sorte de construction ascendante, de l'enfant vers la mère, en passant par le père/peintre. Ou une construction descendante, de la mère vers l'enfant, en passant par le peintre/père. En fond du tableau, un paysage de la vallée de la Loue, où Virginie et son fils n'iront jamais, mais dans lequel le peintre trouve le moyen de les inclure.

Lorsque Courbet peint ce tableau, Virginie et Émile ne vivent plus avec lui. Dans une lettre à Champfleury dans laquelle il exagère la durée de leur vie commune (quatorze années au lieu de onze), le peintre, écrit Pierre Perrin, « atteste encore l'importance qu'il reconnaît à Virginie dans sa vie, l'existence de son fils, et il confirme leur présence, à tous deux, sur la toile de *L'Atelier* » (p. 153).

Pierre Perrin a retracé, d'une écriture sobre, fluide et réaliste, l'histoire du destin improbable de cette Dieppoise que rien ne destinait à devenir la compagne de celui qui deviendra un personnage incontournable du monde de la peinture. Il l'a cherchée et trouvée dans plusieurs tableaux de Courbet. Parfois même, il a dû la débusquer sous des couches de peintures, un tableau servant à la réalisation d'un autre tableau. Il l'a également trouvée plongée dans certains livres, avant de s'endormir.



C'est en 1841, grâce à son cousin Paul Ansout, que Virginie rencontre Courbet. Elle a 33 ans, c'est-à-dire 11 ans de plus que lui qui n'en a que 22. Sa mère est morte, elle vit avec ses deux sœurs et son père. Ni ses sœurs, ni elle, ne sont « en couple ni établies. C'est la norme, ou peu s'en faut » (p. 11). Peut-être trouve-t-on, dans ses lectures d'alors, un début d'explication au fait qu'elle refuse les diktats de son époque. Car Virginie, non seulement est belle, mais, à l'inverse de Gustave, elle s'intéresse à la littérature. Cette même année, elle lit Balzac, *La Femme de trente ans* – Balzac qui professe ce qui fait office de vérité pour nombre de ses semblables : « Émanciper les femmes, c'est les corrompre. Les femmes tiennent et doivent toutes tenir à être honorées, car sans l'estime elles n'existent plus » (p. 12). « Tel est, commente Pierre Perrin, le corset qu'elle porte avec ses congénères. Il ne faut pas perdre la tête, pour ne pas perdre sa vertu ! Le pire n'est-il pas de rester toute une vie la tête droite mais froide ? » (p. 12).

Ils vont se voir pendant toute la durée du séjour du peintre à Dieppe. Là, il lui explique d'emblée que « la peinture est mon destin. Je la préfère à tout. Je serai heureux de vous faire connaître mon génie. Le mot n'est pas trop fort, quand on le veut » (p. 14).

Lorsqu'il quitte Dieppe pour retourner à Paris, une correspondance, malheureusement détruite, s'installe entre eux. Il faut donc tout le talent de Pierre Perrin pour redonner vie et pensées à Virginie Binet, alors que Courbet lui a donné chair. Une belle chair, plantureuse. Dans les lettres qu'elle reçoit alors qu'ils ne vivent pas encore ensemble, Virginie comprend bien qu'il ne sera jamais question de mariage. C'est à prendre ou à laisser. Aucun espace de négociation. Elle va prendre. Le 8 janvier 1843, ils s'installent dans un atelier au 89, rue de la Harpe.

Une partie de la suite de sa vie, onze années, portera l'empreinte de son compagnonnage avec Gustave Courbet, un compagnonnage qui lui apportera des joies, qu'elle paiera aussi au prix fort. Réticences de son père, parce qu'un modèle de peintre ne peut être qu'une femme de petite vertu, une lorette. Refus de Courbet de leur accorder, à elle et à son fils, un statut. Longs instants de solitude quand le peintre part, souvent plusieurs mois durant...

Cependant il met en scène leur couple dans certains tableaux, dans nombre de croquis. Désir d'immortaliser sa vie avec Virginie ? Simple commodité d'avoir un modèle sous la main ? « Au-delà de leur appétit physique sans faille, les croquis attestent une réciprocité dans le couple. Dans *Les amants dans la campagne, sentiment du jeune âge, Paris* [vers 1844], l'homme enlace sa compagne de si près qu'il lui renverse la tête. La main gantée lui tient le poignet. La toile révèle une aussi belle facture que celle du Titien, dans l'esprit romantique » (p. 34).

La vie de Virginie est moins romantique que ce que donne à regarder Courbet dans ce tableau. « Le jour, elle frotte, elle brique et fait la soupe ; une blouse grise lui convient. Elle se pare en revanche pour faire comme lui quand elle court les rues, les boutiques. Elle ne se sent aucunement piégée ni malheureuse, sans pour autant rayonner de joie » (p. 39).

D'année en année, de Salon en Salon, Courbet se fait un nom. Mais Virginie n'a cure de la célébrité. Seul Gustave lui importe. Avec Émile, il se montre un bon père. L'enfant est présent dans le tableau *Les criblées de blé* (1854), aux côtés de Zoé et de Juliette qui ont servi de modèles au peintre. Selon Pierre Perrin, l'affection réciproque entre Gustave et Virginie ne fait aucun doute à la contemplation de certains tableaux : « *La liseuse endormie*, fusain sur papier de beau format, 0,47 x 0,30, signé et daté de 1849, atteste une tendresse durable dans le couple. Virginie semble moins assise qu'allongée sur son siège, que recouvre un drapé, sa belle tête ovale tournée sur l'oreille gauche, les yeux fermés. (...) Virginie est une toute jeune mère de quarante et un ans. Son compagnon approche la trentaine. Leur vie commune dure depuis sept ans. Émile marche et parle depuis peu. La tendresse de Gustave reste ardente. Virginie paraît plus proche encore dans *La Blonde endormie*, 0,65 x 0,54 m, peint au printemps [1849]. Sans les boucles d'oreilles ni le livre ouvert, son beau profil éclaire le tableau » (p. 89).



« Baudelaire a raison de consigner que l'art qui accomplit les rêves se moque du vécu journalier. Mais que les hagiographes affublent le peintre d'une fidélité à toute épreuve à soi-même et aux *siens*... ? Ou a donc chu la fidélité de Gustave pour Virginie, pour Émile ? » s'interroge Pierre Perrin (p. 156).

Virginie a beaucoup supporté – les absences interminables, dont celle de neuf mois pour peindre l'*Enterrement à Ornans*, les beuveries, les autres femmes... Elle a beaucoup pardonné. La coupe de sa vie s'est remplie d'un liquide de plus en plus amer, ou d'une peinture de plus en plus sombre. Il est temps, décide-t-elle, de quitter Gustave. Nous sommes en 1851. « Elle avise Champfleury revenu d'Ornans, lui, depuis bien avant la Toussaint. Elle lui remet en mains propres, entre deux larmes, les clefs de la rue Hautefeuille. – Qu'il ne m'aime plus !... J'ai passé tous ses caprices ! Mais je me dois à Émile. Ce fantôme de père nous détruit, Jules. Je m'en vais, c'est terminé. Tu lui diras adieu pour moi » (p. 138-139).

Son cousin Ansout lui avait présenté Courbet, c'est lui qu'elle retrouve à Dieppe, ainsi que ses sœurs. Elle ne recontactera jamais Courbet, ce dernier ne fera aucun geste en sa direction, sauf à prier Ansout de « faire revenir à Paris la mère et l'enfant » (p. 151). Virginie est âgée de cinquante-sept ans quand elle meurt en 1865. Quant à Émile, orphelin à dix-sept ans et demi, il poursuit sa vie, se marie à Léonie Blard avec qui il a un enfant, Charles. Mais le 5 juillet 1872, Émile meurt. De phtisie ? De la peste blanche ? Son fils le suit de près : le 8 mai 1874, l'enfant âgé de vingt-six mois se fracasse le crâne en tombant dans un puits. Courbet n'aura donc pas de descendance.

*Danièle Secrétant*